

De la Philosophie : Méthode ou Savoir ?

(Descartes, Kant et Hegel)

" la méthode n'est rien d'autre que l'édifice du Tout proposé dans sa pure essentialité." (Hegel)

Le hasard des anniversaires réunit aujourd'hui trois écrits majeurs de l'histoire de la philosophie : Le *Discours de la méthode* de Descartes, paru en 1637, la *Préface à la seconde édition de la Critique de la Raison pure* de Kant (1787) et la *Préface au Système de la science*, plus connue sous le nom de *Préface à la Phénoménologie de l'esprit*, de Hegel, publiée en 1807, l'année où le philosophe entreprenait la rédaction de la *Science de la Logique*, seconde partie de son *Système* dont la *Phénoménologie* devait constituer simplement l'introduction ou la première partie. La lecture attentive de ces trois textes¹ permet de dépasser le caractère fortuit de cette rencontre et d'établir entre eux une conjonction autre que de simple circonstance, soit un lien conceptuel qui vérifierait l'affirmation hégélienne -déjà anticipée par Descartes et Kant :

" la présence d'une seule et unique philosophie à divers degrés d'élaboration "².

Saisissant l'occasion d'une célébration historique, nous voudrions lui conférer un statut purement philosophique. Tout semble pourtant s'opposer à ce projet et démentir l'unité avancée, à commencer par le constat dont partent les deux derniers philosophes susnommés.

A l'encontre des sciences et particulièrement des " mathématiques " dont " le(s) résultat(s) " atteste(nt) la validité de la méthode —" route [ou] voie "- suivie et la fermeté ou solidité des "fondements", la philosophie apparaît comme le lieu des désaccords ou de(s) "dispute(s)" et ressemble à une "arène" ou un " champ de bataille " plutôt qu'à un serein débat scientifique. Elle reposerait donc sur une méthode fort "douteuse" et " des fondements si peu fermes "³, que nul ne saurait lui accorder son crédit et qui justifieraient le "mépris" dont elle est l'objet. Devant un tel constat, on sera tenté par l'" indifférentisme " ou le scepticisme à son endroit. Mais une telle attitude s'avère rapidement impraticable, car la métaphysique n'est pas une science parmi d'autres et dont on pourrait se passer, son questionnement n'intéressant guère tout le monde, puisqu'elle est au contraire consubstantielle à l'être même de l'homme.

" Il est bien vain, en effet, de vouloir affecter de l'*indifférence* pour des recherches dont l'objet ne saurait être *indifférent* à la nature humaine."

Celui-ci s'y trouve en effet confronté à d'incontournables " questions ... imposées à la raison par sa nature même ".

¹ Éditions utilisées : Descartes (D), *Discours de la méthode suivi des Méditations* (10-18) ; Kant (K), *Critique de la Raison pure* (G.-F.) ; Hegel (H), *Préface à la Phén. E.*, éd. bil. (Aubier-Montaigne) et *Introd. à la Science de la Logique (Log.)* (Nathan) ; exergue H. 111

² H. E. § 13 ; pour Descartes cf. *Principes* II art. 200 et pour Kant cf. K. 627

³ D. 29–30 et K. 37, 41 et 29

Quelles questions ? Celles justement que l'homme n'a pas pu ne pas se poser, dès lors qu'il s'est engagé dans le processus du raisonnement, soit dans la recherche des raisons et donc fatalement des raisons premières ou dernières (finales) - " *Dieu, la liberté et l'immortalité* ".

" Ces problèmes inévitables de la raison pure sont *Dieu, la liberté et l'immortalité*. On appelle *métaphysique* la science dont le but dernier est la solution de ces problèmes, et dont toutes les dispositions y tendent."

Les *Méditations métaphysiques* porteront sur " *l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme* " (Titre de l'éd. Soly, Paris 1641). De telles interrogations n'ont cessé de hanter la conscience humaine, l'existence, en-deçà de toute philosophie constituée, de la religion en témoigne.

Contrairement aux autres connaissances, mathématique ou physique, tardivement apparues dans l'histoire de l'humanité, la connaissance métaphysique se confond, au moins dans son état virtuel, avec les origines de celle-ci et se révèle ainsi nettement plus fondamentale et pérenne que les autres sciences.

" Elle est plus vieille que toutes les autres, et elle subsisterait toujours, alors même que celles-ci disparaîtraient toutes ensemble dans le gouffre d'une barbarie dévastatrice."

Dans la philosophie se joue le destin même de l'homme qui n'a jamais pu se limiter à assumer un rôle particulier ou " temporel ", économique, politique ou scientifique, mais ne saurait s'accomplir que dans une " destinée complète "⁴. En d'autres termes, l'homme a toujours été en quête d'un Sens général ou radical, soit à la Recherche de l'Absolu, car ce dernier seul peut satisfaire véritablement notre raison – " l'absolu seul est vrai " - ou, ce qui revient au même, sa recherche a toujours été totale et universelle – " le vrai est le tout "⁵, et donc impartiale, par opposition aux recherches uniquement partielles et/ou partiales des disciplines scientifiques.

Demeure néanmoins et s'amplifie même l'objection de l'invalidité/irrecevabilité ou irrésolution du savoir métaphysique, liée aux "diverses opinions"⁶ incompatibles qu'on semble y professer. Ce dernier n'outrepasserait-il point finalement nos possibilités (humaines) et ne serions-nous pas victimes d'un "leurre" perpétuel qui nous inciterait à poursuivre une chose hors de notre portée ?

" Or, d'où vient qu'ici la science n'a pu ouvrir encore un chemin sûr ? Cela serait-il par hasard impossible ? Pourquoi donc la nature aurait-elle inspiré à notre raison cette infatigable ardeur à en rechercher la trace, comme s'il s'agissait d'un de ses intérêts les plus importants ?"⁷

Pourtant, à y regarder de plus près, c'est cette objection elle-même qui s'avère irrecevable.

Car, outre l'absurdité de l'hypothèse d'un leurre universel qu'elle présuppose –si tout le monde se trompait, qui serait en mesure de déceler l'erreur ?- cette réplique repose sur une mécompréhension totale de l'essence véritable des " Spéculations métaphysiques "⁸, c'est-à-dire de la nature "rationnelle spéculative" ou "*a priori*" de la connaissance métaphysique.

⁴ K. 29-30, 48, 61 et 50

⁵ H. *Introd. Phén. E.* p. 67 (éd. Hyppolite) et 51

⁶ D. 30

⁷ K. 41

⁸ D. 120

Des objets comme Dieu, la liberté etc. ne sont pas en effet des objets que l'on puisse rencontrer ou manquer mais " de simples concepts " ou idées produits par la raison elle-même et partant de plein droit transparents à elle.

" Rien ne saurait donc nous échapper ici, puisque les idées que la raison tire d'elle-même ne peuvent se dérober à nos yeux, mais elles sont mises en lumière par la raison même ".

"Réponse ... et question"⁹ bien comprises ne font ici qu'un. Si l'on ne s'avise pas généralement de ce point, s'interdisant ainsi tout progrès en philosophie, c'est uniquement à cause de la fâcheuse habitude que nous avons contractée de confondre le sensible avec l'" intelligible " et de juger de tout à l'aune des " choses matérielles " ou " corporelles ".

Si l'on veut faire face conséquemment à l'exigence métaphysique, force est donc de s'appuyer sur "une méthode"¹⁰ correcte ou, puisque l'ancienne méthode a conduit dans une impasse, force est d'opérer " un changement de méthode " en vue " d'établir sur une base solide les travaux de la raison "¹¹. Dans la mesure où cette nouvelle méthode devra donner accès au savoir philosophique, id est, nous l'avons dit, au savoir total, cette reformulation méthodologique prendra nécessairement la forme d'un réexamen de la connaissance en général.

" Mais pour n'être pas toujours incertain sur ce que peut notre esprit et pour éviter qu'il ne travaille à tort et sans réflexion, avant d'aborder la connaissance des choses en particulier, il faut avoir examiné soigneusement, une fois dans la vie, quelles connaissances la raison humaine est capable d'acquérir."

Une telle tâche incombera à ce que l'on appellera indifféremment un *Discours de la méthode* (*Dissertatio de methodo*) dont le but précis sera de " chercher la vraie méthode "¹², ou une *Critique de la Raison pure*, elle-même qualifiée de " traité de la méthode " et chargée de délimiter le "pouvoir de la raison en général". Avant de chercher quelque chose (*que* ou *quoi*) ne faudrait-il pas savoir *comment* le chercher, voire s'il est possible de le trouver ?

Cette démarche préalable ou "propédeutique" nous permettra de " raser un édifice en ruines " et de construire ensuite " une métaphysique solide et fondée comme science "¹³ ; ou, de "rebâtir le logis", soit de "rejeter la terre mouvante et le sable, pour trouver le roc ou l'argile" et partant de viser à " établir quelque chose de ferme et de constant dans les sciences "¹⁴. Semblable projet mériterait aussi bien le titre de *Projet d'une science universelle qui puisse élever notre nature à son plus haut degré de perfection* (1^{er} titre envisagé pour le *Discours*) ou de *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science* (Résumé ou Synthèse de la *Critique*). Tel ne fut-il pas le projet de tout philosophe authentique ? Depuis Platon qui exhortait déjà le sujet philosophant à " une conversion de l'âme " qui lui indiquerait le chemin de la " philosophie véritable ", jusqu'à Hegel qui souhaite " rapprocher la philosophie de la forme de la science "¹⁵, en passant par Fichte et sa *Doctrine de la Science*, sans omettre, plus proche de nous, Husserl et *La Philosophie comme science rigoureuse*, tous n'ont-ils point ambitionné une philosophie « scientifique » (systématique / unitaire) ?

⁹ K. 40, 42, 35 et 406

¹⁰ D. 55, *Réponses aux 2^{ndes} objections* p. 368 (Pléiade) et 26

¹¹ K. 41 et 51

¹² D. *Règles pour la direction de l'esprit* VIII et 37

¹³ K. 45, 31, 54, 635 et 52

¹⁴ D. 43, 47 et 135

¹⁵ Platon, *Rép.* VII. 521 c et H. 21

La philosophie ne serait-elle qu'un perpétuel, et en tant que tel stérile, recommencement, une discipline éternellement " désirée " ¹⁶ et jamais réalisée ?

Quoiqu'il en soit, pour l'instant, de cette dernière question, comment néanmoins découvrir la vraie méthode et *a fortiori* une base solide de la philosophie, en l'absence de toute démarche ou règle de recherche reconnue d'emblée ? N'est-on pas obligé de présupposer la validité d'une procédure épistémologique antécédente pour s'engager cette recherche préliminaire ? On se trouve ainsi confronté à un cercle vicieux qui grèverait le projet philosophique d'une difficulté préjudicielle. Deux solutions s'offrent à nous pour sortir d'une telle impasse. *Ou bien* on brise le cercle en empruntant une méthode qui aurait fait ses preuves ailleurs. Mais ne risque-t-on pas en ce cas de méconnaître la spécificité du discours philosophique ? *Ou bien* on parcourt le dit cercle en démontrant du même coup la circularité ou l'absoluité de la Science et subséquemment la corrélation interne entre méthode (fondement) et savoir. Mais ne risque-t-on pas alors de sombrer dans ce qu'il est convenu de nommer "des *sophismes*" ¹⁷ ? Examinons de près chacune des deux possibilités.

Première solution : L'exemple de fait de la *Mathesis*

Le nom même de la mathématique et l'usage courant de ce dernier atteste de la primauté de fait, sinon de droit, de cette science :

" le terme de mathématique signifie simplement science ".

L'adjectif mathématique a du reste de bonne heure fini par devenir synonyme de rationnel ou scientifique, conférant à la science mathématique la dignité d'une sorte de science par excellence ou universelle – " mathématique universelle " dont les autres sciences ne seraient que des applications ou des " parties " ¹⁸.

" Dans toute théorie particulière de la nature, il n'y a de science *proprement dite* qu'autant qu'il s'y trouve de *mathématique* ; " ¹⁹

Les lois physiques ne se formulent-elles pas en équations mathématiques et Newton n'a-t-il pas écrit précisément des *Principes mathématiques de la philosophie naturelle* ?

Ce privilège serait fondé sur "la certitude et ... l'évidence de leurs raisons" qui elles-mêmes tiendraient au caractère démonstratif, méthodique et plus simplement rationnel de cette science. Aussi on s'inspirera tout naturellement des enchaînements ou procédés des mathématiciens.

" Ces longues chaînes de raisons, toutes simples et faciles, dont les géomètres ont coutume de se servir, pour parvenir à leurs plus difficiles démonstrations, m'avaient donné l'occasion de m'imaginer que toutes les choses, qui peuvent tomber sous la connaissance des hommes, s'entre-suivent en même façon "

¹⁶ Aristote, *Méta.* A. 2. 983 a 22 ou K. 1. 1059 a 40 et Leibniz, *De la réforme philo.* 1ère p. 323 in *Œuvres* (Aubier)

¹⁷ H. 163

¹⁸ D. *Règles* IV.

¹⁹ K. *Iers Principes métaphysiques de la science de la nature* Préface

Mais en quoi consiste au juste la méthode mathématique et à quel(s) objet(s) s'applique-t-elle ?

Les mathématiques traitent essentiellement de nombres (arithmétique) et de figures (géométrie) :

" toutes les vérités Mathématiques qui ne regardent que les nombres et les figures ;"

A vrai dire il ne s'agit pas à proprement parler d'objets qui, tels des corps naturels, seraient prédonnés au mathématicien. Il n'existe pas en effet de nombres ou de figures dans la nature. Ce sont des entités ou des « ob-jets » directement rationnels, « produits » par la raison elle-même. Rien d'étonnant que la mathématique soit une science simple et facile, la raison n'y étant, d'une certaine façon, confrontée sans distance qu'à elle-même, soit aux choses "simples et le plus aisées à connaître". Il lui suffit dès lors d'examiner attentivement ce qu'elle porte déjà en elle. Et puisque ces "idées innées" sont d'abord des idées, elles sont nécessairement « intel-ligibles » ou reliées entre elles. Le mathématicien n'étudiera donc point les nombres et les figures comme des êtres séparés qu'il faudrait décrire un à un, mais et uniquement comme des réalités intelligibles, id est comme des rapports ou des relations.

" Elles [les mathématiques] n'y considèrent que les diverses rapports ou proportions qui s'y trouvent."

La Mathématique s'avère ainsi, contrairement aux sciences expérimentales ou historiques, une science pure ou véritable.

La « compréhension » ou "la déduction" sera la *Règle* maîtresse de la Méthode mathématique. Et partant, semble-t-il, de " toute science humaine " ²⁰. Spinoza n'aura finalement qu'à pousser à l'extrême cette conclusion, afin de présenter son *Éthique more geometrico*. Sa *Philosophie* témoignerait ainsi bien d'un " cartésianisme outré " (Leibniz) ou plutôt " achevé " (Hegel) ²¹. Descartes lui-même n'avait-il pas déjà tenté, à la demande "de divers théologiens ou philosophes", de "disposer d'une façon géométrique" ses *Méditations métaphysiques* ? Et dans la mesure où la déduction (mathématique) repose elle-même sur le principe logique de non-contradiction, selon lequel " une même chose ne peut pas être et n'être point tout ensemble ", c'est dans la Logique, de préférence à la Mathématique, qu'il faudrait chercher le soubassement de toutes les sciences, philosophie incluse.

Or " depuis Aristote ", si l'on en croit Kant, " la logique " aurait été accomplie ²² ; aussi c'est dans l'*Organon*, le livre où le philosophe grec pose le Principe de non-contradiction comme l'*Axiome* de toute démonstration ²³, que se trouveraient explicités les bases, les fondements ou les Principes de la Philosophie. Mais on sait aujourd'hui et le philosophe allemand aurait également dû le savoir –il le savait certainement, ne fût-ce que grâce à Leibniz– que Logique et Mathématique bien comprises ne font fondamentalement qu'un.

²⁰ D. 29, 38-39, 187, 39 et Règles XII.

²¹ Leibniz, *Essais de Théodicée* 393. et Hegel, *H.Ph.* VI. p. 1450

²² D. *Réponses aux 2ndes objections* et K. 37

²³ *Org.* IV. I. II. 77 a 10 ; cf. égal. *Méta.* Γ 3. 1005 b et notre étude, *La « dialectique » ou la philosophie d'Aristote*

Cela revient au même d'affirmer que la Logique ou la Mathématique constitue la base du Savoir. Platon inscrivait déjà au frontispice de son *Académie*, fondée en 387 avant J.-C. : "Nul n'entre ici s'il n'est géomètre."

Pour le dire autrement, si la mathématique a "depuis les temps les plus reculés" trouvé "la route sûre de la science" ou la "voie royale", c'est tout simplement parce que les mathématiciens ont tôt compris qu'en matière de "démonstration géométrique", on ne saurait se fier au donné ou au visible -en mathématique il n'y a rien à voir-, mais au seul construit ou à l'intelligible, qu'il faut donc y procéder *a priori*.

"Le premier qui démontra le *triangle isocèle* (qu'il s'appelât *Thalès* ou de tout autre nom) fut frappé d'une grande lumière ; car il trouva qu'il ne devait pas s'attacher à ce qu'il voyait dans la figure, ou même au simple concept qu'il en avait, mais qu'il avait à engendrer, à construire cette figure, au moyen de ce qu'il pensait à ce sujet et se représentait *a priori* par concepts, et que pour connaître avec certitude une chose *a priori*, il ne devait attribuer à cette chose que ce qui dérivait nécessairement de ce qu'il y avait mis lui-même, en conséquence de son concept."

Telle est la condition d'une connaissance certaine parce que universelle, ou universelle parce que certaine, à l'opposé de la connaissance empirique ou *a posteriori*, elle fatalement particulière et/ou relative.

L'« objet » mathématique (nombre, figure) coïncidant avec le sujet mathématicien (raison), étant engendré par lui, est de plein droit translucide, n'opposant à l'esprit aucune opacité, comme c'est le cas des choses physiques.

"Ils [les mathématiciens] comprirent que la raison n'aperçoit que ce qu'elle produit elle-même d'après ses propres plans."

En mathématique il n'y a rien à apprendre, induire ou voir mais tout à comprendre, déduire ou concevoir, soit à extraire de l'intérieur ou de soi-même et non d'un domaine ou d'un maître à nous externe (étranger).

L'on peut bien penser que cette idée est ou fut jadis nouvelle (inédite), voire "l'effet d'une révolution subite", comparable à "la première idée de *Copernic*" ; et il est vrai qu'elle a mis du temps à s'imposer à la discipline mathématico-physique. On peut également vouloir l'exporter hors de son champ d'application, la science mathématique, afin de l'étendre à l'ensemble du savoir, en particulier la Métaphysique, en vue de donner à celle-ci les mêmes garanties ou titres de scientificité qu'à la *Mathesis*.

"C'est dans cette tentative de changer la méthode suivie en métaphysique et d'y opérer ainsi, suivant l'exemple des géomètres et des physiciens, une révolution complète que consiste l'œuvre de cette *Critique* de la raison spéculative."²⁴

Il n'en demeure pas moins que cette ré-volution méthodologique ne fut en vérité qu'un re-tour de la raison à ou sur elle-même, c'est-à-dire une "méthode qui de vrai n'est pas nouvelle"²⁵. Descartes et Kant paraissent ainsi tous deux fidèles au projet rationnel même.

²⁴ K. 39, 40, 41, 42 et 45

²⁵ D. 119

Seulement une telle compréhension et généralisation de la méthode mathématique s'avèrent rapidement intenables, tant du point de vue mathématique, que du point de vue métaphysique. Du point de vue strictement mathématique tout d'abord s'il est vrai que cette discipline est une science rationnelle ou déductive, on ne saurait cependant prétendre qu'elle soit une science *entièrement* rationnelle. Pour démontrer ses théorèmes ou vérités, le mathématicien doit partir d'axiomes, d'"hypothèses", de postulats ou de présuppositions, comme le rappelait déjà Platon²⁶. En quoi elle trahit sa nature « hypothético-déductive » et non purement déductive. Or où le géomètre puise-t-il ses premières propositions (axiomes) sinon dans les sens ou intuitions ?

" De tout cela il résulte ... qu'il n'y a pas d'autres voies pour arriver à une connaissance certaine de la vérité, que l'intuition évidente et la déduction nécessaire "²⁷.

Hors la raison, il ne nous reste en effet que cet unique moyen pour connaître.

Et de fait, loin de progresser par purs concepts, la mathématique suppose déjà dans sa démarche des notions qu'elle n'a pas construites, puisque, tout au rebours, elle en a elle-même besoin dans ses propres constructions. C'est le cas de l'espace pour la position des figures ou du temps pour la succession des nombres. Les concepts mathématiques ne se réduisent donc nullement à de pures idéalités mais représentent des idées toujours construites ou incarnées, schématisées dirait Kant, dans l'intuition.

" Le caractère essentiel de la connaissance mathématique pure, celui qui la distingue de toute autre connaissance *a priori*, c'est qu'elle ne doit pas progresser par *concepts*, mais toujours par la construction des concepts seulement."²⁸

Cette clause empirique de la *Mathesis* s'exprime clairement dans les noms de ses différentes éléments ou parties composantes : calcul, du lat. *calculus* (caillou), nombres ou entiers *naturels*, géométrie du gr. *gaïa* (terre). C'est d'ailleurs parce que la mathématique n'est pas une science vraiment pure –ce qui ne l'empêche pas bien sûr d'être une théorie scientifique, à l'encontre d'une simple pratique empirique, conditionner ne voulant point dire causer- qu'elle réussit à s'appliquer immédiatement et si bien aux objets naturels ou spatio-temporels, soit à la nature, étudiée par la physique. Mais cette possibilité et cette réussite marquent en même temps sa limite. La Mathématique est la condition, "le prélude" (Platon) et non le fondement de toute science²⁹.

Du point de vue métaphysique maintenant, on voit mal, pour ne pas dire qu'on ne voit pas du tout, comment des concepts aussi abstraits ou idéaux que Dieu ou l'immortalité de l'âme pourraient relever de notions aussi concrètes ou matérielles, nonobstant leur « épuration », que le nombre ou la figure et partant de la méthode mathématique. Car s'il est aisé de dénombrer ou de figurer des êtres spatio-temporels, qu'y a-t-il à dénombrer ou à figurer en Dieu, à moins de confondre précisément ce dernier avec un être ou une image (idole) ? On transposerait alors indûment à la Métaphysique des concepts ou plutôt des schèmes et la méthode mathématiques.

²⁶ *Rép.* VI. 510 c

²⁷ D. *Règles* XII.

²⁸ K. *Prolégomènes* p. 28 (Vrin)

²⁹ *Rép.* VII. 531 d

En dépit des précautions prises par son auteur, la doctrine spinoziste du "*Deus sive Natura*"³⁰ n'échappe pas à ce travers.

Or il importe à rebours de repenser au préalable les êtres métaphysiques, hors de toute présupposition mathématique ou autre.

" Car il y a cette différence, que les premières notions qui sont supposées pour démontrer les propositions géométriques, ayant de la convenance avec les sens, sont reçues facilement d'un chacun ; ... Mais au contraire, touchant les questions qui appartiennent à la métaphysique, la principale difficulté est de concevoir clairement et distinctement les premières notions."

Seule une telle réflexion radicale respectera le contenu propre de la philosophie et comblera la vocation véritable de la raison humaine que ne satisfait aucunement la mathématique : recherche de la raison absolue ou ultime, soit auto-révélation de la Raison.

" La métaphysique est une science rationnelle spéculative tout à fait à part, qui s'élève entièrement au-dessus des leçons de l'expérience, en ne s'appuyant que sur de simples concepts et non en appliquant comme les mathématiques, les concepts à l'intuition, et où, par conséquent, la raison doit être son propre élève."³¹

End'autres termes, seule la métaphysique forme une science absolument pure ou une Science tout court, sans objet donné et prédéterminé et non une simple discipline scientifique régionale. Mais sa démarche est-elle réellement possible ? Ou sa radicalité même ne la voue-t-elle pas à une radicale impossibilité ?

Descartes et surtout Kant semblent parfois répondre par l'affirmative à cette ultime question. Le premier, lorsque, dans les textes des *Regulae* déjà cités, il qualifie la mathématique de "science universelle" et considère ses procédés, " l'intuition et la déduction ", comme les exclusives voies d'accès à " une connaissance certaine de la vérité ". Il reviendra néanmoins sur cette idée, quand il évoquera dans le même ouvrage la possibilité " de sciences un peu plus élevées " que la mathématique (universelle), possibilité qu'il développera du reste tant dans le *Discours*, au moment précis où il démontrera l'existence de Dieu, que, plus généralement, dans la *Présentation des Méditations* où il note la supériorité des " raisons " métaphysiques sur "les démonstrations des Géomètres".

Le second, lorsque, réservant les idées métaphysiques à un usage pratique, il opposera une fin de non-recevoir à toute prétention de la raison théorique les concernant, et conclura, dans la *Préface à la 2^{nde} édition de la Critique de la Raison pure*, par sa célèbre formule :

" J'ai dû supprimer le *savoir* pour lui substituer la *croissance*."

Pourtant une telle conclusion est proprement inacceptable, puisqu'elle aboutirait droit à l'"indifférentisme" dénoncé pourtant par Kant dans la *Préface à la 1^{ère} édition* du même livre.

³⁰ *Éthique* IV. Préface

³¹ D. *Réponses aux 2^{ndes} objections* pp. 388-389 et K. 40

Toute croyance non légitimée rationnellement ne saurait en effet conduire qu'au scepticisme. Or ce dernier est, nous l'avons déjà vu, impraticable par l'homme. Plus, le rédacteur de la *Critique* ne nous a-t-il pas lui-même, dans un passage déjà évoqué, mis en garde contre l'idée d'une quelconque impossibilité théorique de la Raison pure, dès lors que celle-ci n'a affaire qu'à des " idées que la raison tire entièrement d'elle-même " ? Et ne suggère-t-il pas une autre méthode – " la méthode de Socrate "³²- plus appropriée au traitement des questions philosophiques que la méthode aristotélicienne ou copernicienne ? Quoiqu'il en soit de la cohérence du texte kantien, une seule chose compte présentement : Qu'en est-il *en soi* de la (possibilité de la) Métaphysique ?

Et pour résoudre cette question, force est de sortir, fût-ce provisoirement, de la problématique cartésienne / kantienne, celle-ci s'enferrant dans une aporie qui justifie son dépassement. On postulera non seulement que leur solution est inadéquate mais et surtout que leur interrogation est foncièrement mal formulée. Avec Hegel cette fois on remettra en cause leur commune séparation entre Méthode et Savoir.

Deuxième solution : Le Cercle du Savoir

Le dessein hégélien, inscrit dans le titre même de l'œuvre, *Le Système de la Science*, consonne parfaitement avec celui des penseurs précédents. Pour lui, il s'agit également de transformer la philosophie en science.

" La vraie figure dans laquelle la vérité existe ne peut être que le système scientifique de cette vérité. Contribuer à rapprocher la philosophie de la forme de la science –pour qu'elle puisse déposer son nom d'*amour* du *savoir* et devenir *savoir effectif*- c'est là ce que je me suis proposé."

Seulement alors que l'argumentation de Descartes, au moins dans les trois premières parties du *Discours de la Méthode*, et celle de Kant, au moins dans la *Préface à la 2^{nde} édition de la Critique de la Raison pure*, repose sur une préconception, fort commune au demeurant, du Savoir et de ce qui en est l'objectif, le vrai, c'est ce préjugé que le philosophe d'Iéna va repenser dans sa *Préface au Système de la Science (Préface à la Phénoménologie de l'esprit)*, texte introductif à l'ensemble de sa Philosophie et traitant *De la (Re) connaissance scientifique*. L'auteur y dénonce et dénoue toutes les difficultés épistémologiques suscitées par une représentation fallacieuse de la « science ».

Le présupposé se résume à l'idée généralement admise et répandue que le savoir tend vers le vrai, ce qui revient à penser que la connaissance ou la science se situerait d'un côté, celui du sujet, et le vrai d'un autre côté, celui de l'obje(c)t(if) poursuivi par le savant –autant dire du côté de la nature ou de la réalité- que ce dernier n'atteindrait en définitive jamais mais vers lequel il tendrait sempiternellement et à l'infini.

³² D. *Règles* IV., 55, 120 et K. 49

S'ensuit la séparation de la méthode, nécessairement subjective, puisque mise en œuvre par la science, et du savoir, compris comme la face objective de la connaissance, pour autant qu'il réalise, ne serait-ce que partiellement celle-ci. Or c'est à une telle vision dichotomique du connaître que s'attaquera Hegel, en montrant que l'objet du savoir est une « ob-jection » du sujet lui-même et partant que la vérité est de part en part « subjective ».

"Selonmafaçonde voir, que doit seulement justifier la présentation du système, tout dépend de ce point essentiel : saisir et exprimer le vrai, non comme *substance* mais tout aussi bien comme *sujet*."³³

Qu'est-ce dire précisément ?

L'objet de la science est bien le vrai, mais celui-ci ne gît pas, comme le voudrait une conception courante et instrumentale de la connaissance, dans une réalité prédonnée. Il ne se tient ni au fond d'un puits, ni, telle une substance physique, un minerai par exemple, sous des matériaux où il suffirait de le découvrir, puis de l'en extraire. Si tel était le cas, la vérité serait quasi immédiatement donnée à l'homme, moyennant une simple opération matérielle d'extraction et toute la *recherche* scientifique deviendrait du coup inintelligible. Force est donc de conclure que le vrai est une valeur discursive spécifique du sujet pensant et non un ingrédient matériel, si subtil soit-il. Bref il ne se réside pas du côté des choses, incapables d'affirmer ou de nier quoi que ce soit sur leur être, mais et uniquement du côté de la subjectivité, seule apte à énoncer le *véri-dique*. Aussi on ne le cherchera pas en amont de la connaissance, hors d'elle, mais *dans* le « procès » de la connaissance elle-même. Il ne ressemble point à un objet existant à trouver ; à vrai dire il n'est pas du tout mais *devient*. La vérité se confond avec le « devenir » (progression) du savoir, c'est-à-dire de soi-même, car le savoir est toujours déjà normé par le vrai, sinon il ne serait jamais un savoir véritable. Épousant une forme circulaire, elle se trouve à la fois au début et à la fin de la science.

" Le vrai est le devenir de soi-même, le cercle qui présuppose sa fin comme son but et a cette fin pour commencement, et qui n'est effectif que par son accomplissement et sa fin."

Cen'est qu'ainsi que le savoir est réellement lui-même : en-*cyclo*-pédique, systématique ou vrai.

Pour parvenir ou s'*intro-duire* au vrai, on ne saurait s'épargner le travail de la science et vouloir y accéder par une quelconque intuition. Systématique, le savoir authentique ne peut être que total. Et la totalité ne s'obtient que par l'articulation complète des propositions véridiques, qui ne deviennent d'ailleurs telles que par cette articulation même. On se doit donc de les parcourir toutes. Le développement ou la forme s'avère ici aussi fondamental que le contenu ou le sujet recherché. A vrai dire, il n'y a pas là deux moments distincts. Le sujet du discours scientifique fait corps avec le déploiement ou l'exposition de la subjectivité scientifique en son absoluté ou intégralité. Dès lors le sujet, au double sens de ce mot - celui qui et ce dont on parle - ne sera plus entendu comme simplement jeté ou posé sous la science, mais et surtout comme l'effet ou le résultat de celle-ci.

" Le vrai est le tout. Mais le tout est seulement l'essence s'accomplissant elle-même par son développement. Il faut dire de l'Absolu qu'il est essentiellement *résultat*, que c'est à la *fin* seulement qu'il est ce qu'il est en vérité, et c'est en cela précisément que consiste sa nature d'être Effectif, sujet ou devenir de soi-même."³⁴

³³ H. 21 et 47

³⁴ H. 49 et 51

Encore faut-il comprendre correctement ce résultat, comme une réelle *con*-clusion, au sens étymologique de ce terme, qui prend le résultat *avec* ce dont il résulte et non comme un dénouement ou un succès final qui laisserait derrière lui l'élaboration qui l'a rendu possible.

En effet pas davantage que le vrai n'est caché quelque part en amont du savoir, il ne se dépose en aval d'icelui, comme une performance qui, une fois réalisée, ne poserait plus problème et serait définitivement acquise ou fixée dans ses attributions, telle une valeur matérielle, pièce ou marchandise fabriquée une fois pour toutes et prête à l'usage.

" On doit soutenir au contraire que la vérité n'est pas une monnaie frappée, toute prête à être dépensée et encaissée."

Dans cette dernière hypothèse on reviendrait au préjugé épistémologique ordinaire que nous venons justement de critiquer et qui consiste à assimiler le vrai à un objet ou une substance. Car que l'on situe la vérité en amont ou en aval du savoir, dans les deux cas on se la représente en dehors de lui. Or, nous y avons insisté, le vrai progresse au-dedans de celui-ci et le procès du savoir ne saurait être séparé de celui-là, "comme l'instrument est exclu du vase achevé". Le résultat du savoir ne s'identifie point à " un résultat fixe " mais à une *con*-clusion ou réalisation qui *con*-serve les traces des prémisses avec ou par lesquelles elle a été produite.

Bref le vrai n'est rien sans le chemin ou la démonstration qui y conduisent, pas plus qu'il ne les précède ou leur préexiste.

" Ce n'est pas dans son *but* en effet que la chose est épuisée, mais dans son *exécution*. Le résultat non plus n'est pas le tout effectif, il ne l'est que quand il est pris avec son devenir : le but pour soi est l'universel sans vie, de même que l'impulsion qui manque encore de son effectivité, et le résultat nu est le cadavre qui a laissé l'élan derrière lui."

Il faut en finir une fois pour toutes avec " la séparation du savoir et de la vérité ", c'est-à-dire de la méthode et du savoir, séparation qui empoisonne une bonne partie de la réflexion cartésienne (et) kantienne, l'empêchant de réaliser son projet, faute de le libeller adéquatement, et qui n'est en fait propre qu'à la science mathématique dans laquelle il est erroné de lire le prototype de la discursivité (humaine) en général.

Certes "les vérités *mathématiques*" requièrent, comme toute vérité, une déduction ou démonstration et ne sauraient être saisies "du dehors" mais seulement par un "savoir du *dedans*". C'est là du reste la signification étymologique du mot *théorème*, objet d'étude constitutif des "chaînes de raisons" à quoi se résume d'après Descartes la *Mathesis*. En elle nulle "voie royale" (Euclide) ou immédiate. Mais tout l'édifice, l'enchaînement, mathématique est lui-même suspendu, nous l'avons vu, à la validité préalablement admise de certaines propositions préliminaires, les définitions (et) les axiomes, dont on se sert constamment dans les démonstrations. Celles-ci ne répondent point à une nécessité conceptuelle interne mais relèvent plutôt d'une nécessité ou opération externe.

" Le mouvement de la démonstration mathématique n'appartient pas à ce qu'est l'objet, elle est une opération *extérieure* à la chose."

Ainsi dans toutes les démonstrations géométriques on recourt à des constructions dont la seule finalité est de permettre de retrouver dans ce qu'on se propose de justifier, ce qui est censé s'y trouver déjà et qui n'y est en réalité que présupposé, non en vertu du concept même de la chose, mais et uniquement en fonction d'axiomes ou de définitions arbitrairement postulés.

Le concept de figure géométrique -mais cela vaut pareillement pour toutes les autres notions ou tous les schèmes mathématiques, à commencer par les nombres, dont nous savons, depuis Descartes, qu'ils ne sont pas étrangers aux figures- n'est donc jamais véritablement déduit ou rationnellement légitimé, mais toujours finalement accepté, conformément aux admissions ou postulations de point de départ qui elles-mêmes demeurent parfaitement ininterrogées. Une telle justification ou réduction purement tautologique ne peut être taxée de « démonstration » au sens fort de ce terme, puisqu'elle revient à une application externe et répétitive des mêmes principes ou présupposés à des choses différentes.

" Dans la connaissance mathématique l'intellection est une opération extérieure pour la chose "³⁵.

Loind'être un auto-développement du Concept, la *Mathesis* n'est que le ressassement du Même, soumis à la seule juridiction du Principe d'identité, lui-même une des formes du Principe de non-contradiction, l'autre en étant le Principe du tiers exclu. En vérité il n'y a pas de sens à parler de concept en mathématique, celle-ci ne traitant que de notions.

Quel est en effet l'objet dernier de cette science ? Grâce à Descartes, nous le savons déjà, non point les nombres ni les figures prises une à une, isolément, mais leurs " relations ". Seulement celles-ci ne concernant que " l'ordre et la mesure ... sans qu'il importe que cette mesure soit cherchée dans des nombres, des astres, des sons, ou quelque autre objet "³⁶, ne sont elles-mêmes que des relations numériques (quantitatives). N'épuisant pas le champ de la Relation ou de la Discursivité, la mathématique ne s'intéresse qu'à la sur-face des êtres ou à leur forme, configuration et dénombrement, et ne dit rien de leur essence (nature) ou concept (raison) véritable.

" Son *but* ou son concept est la *grandeur*. C'est là précisément le rapport inessentiel, privé du concept. Le mouvement du savoir se passe donc à la surface, ne touche pas la chose même, pas l'essence ou le concept. Il n'est donc aucunement conception."

Étudiant le *comment* et le *combien*, la mathématique est muette sur le *pourquoi* et le *quel* ou la substance même des choses.

C'est pourquoi elle peut assurément s'appliquer aux objets physiques qui sont par définition figurables et dénombrables, en un mot « mesurables », s'inscrivant dans " l'espace et l'Un ". On peut de surcroît les utiliser dans le traitement des objets dits psychologiques ou sociologiques, qui tombent également sous la loi de la mesure ou de la quantification, comme on le fait du reste pour les tests d'intelligence ou pour les enquêtes d'opinion, étant entendu que ces derniers ne mesurent jamais que des manifestations physiologiques (pratiques) ou des états humoraux (goûts).

³⁵ H. 93, 95, 19, 89, 97, 99 et 101 ; pour Euclide cf. 163

³⁶ D. Règles IV.

Mais elle ne saurait en aucun cas valoir pour les « objets » métaphysiques qui échappent par essence à la définition ou délimitation mathématique, étant de l'ordre du substantiel ou de l'effectif et non de celui des phénomènes ou manifestations.

" *L'Effectif* n'est pas une chose spatiale sous l'aspect considéré par la mathématique ; ni l'intuition sensible, ni la philosophie ne s'occupent d'une ineffectivité telle que celle des choses de la mathématique."

Son indifférence au contenu, tant vantée par Descartes, trahit en fait son " caractère formel "³⁷ ou son insuffisance, sa limitation à l'« objectivisme ».

Soyons clairs : le *Logos* mathématique que l'on nomme à juste titre aujourd'hui la logique formelle, est totalement adéquat ou exact dans son ordre, celui des objets spatio-temporels. Il ne saurait donc ici être question de frapper de nullité la méthode et l'objet mathématique. Tout au contraire il faut remarquer la complète conformité et pertinence des deux, lorsqu'il s'agit d'étudier les choses sous leur aspect ou leur détermination quantitative.

" La mathématique pure a aussi sa méthode, qui est adéquate à ses objets abstraits et à la détermination quantitative qui préside seule à ses considérations."

Ce qu'il importe par contre de souligner, à l'encontre de ceux qui persistent à voir dans cette discipline la reine des sciences, c'est la nature parfaitement bornée de sa pertinence, applicable qu'elle est à la seule quantité ou grandeur.

" Car ce que la mathématique prend en considération c'est seulement la grandeur, différence inessentielle."

Et partant " la nécessité d'un autre savoir ", moins formel ou plus substantiel, dont " l'intuition sensible " et la physique, pour autant que cette dernière n'est pas entièrement réductible à la mathématique, offrent déjà un premier exemple, exemple fort incomplet néanmoins, puisque les concepts physiques restent eux-mêmes assujettis à des déterminations mathématiques, bien qu'ils ne s'épuisent pas en elles.

La construction positive de cet Autre savoir ou Savoir métaphysique ne requiert donc aucun *Discours de la Méthode* préalable ou de quelconques *Prolégomènes*. Un tel préambule nous ferait régresser vers une conception instrumentale de la connaissance, déjà dénoncée et sur laquelle Hegel reviendra dans son *Introduction à la Phénoménologie* de l'esprit, montrant définitivement le présupposé qui l'habite : l'extériorité du savoir et du vrai, soit une représentation objectiviste ou chosiste de ce dernier, et la réponse que l'on doit y faire : nulle connaissance véritable, pas même celle d'une présumée méthode, ne pourrait commencer si le vrai ou l'absolu n'habitait de tout temps en nous. C'est là l'unique condition de possibilité du savoir absolu ou vrai ; autant dire que celui-ci est inconditionné et ainsi justement absolu ou vrai.

" S'il [l'absolu] n'était pas et ne voulait pas être en soi et pour soi depuis le début près de nous. ... L'absolu seul est vrai ou ... le vrai seul est absolu."

Aucun prérequis n'y est exigible.

³⁷ H. 103 et 105

La seule méthode concevable sera donc celle du cheminement scientifique pris dans son ensemble, chaque proposition s'y justifiant alors dans et par sa connexion aux autres.

" Car la méthode n'est rien d'autre que l'édifice du Tout proposé dans sa pure essentialité."³⁸

Spinoza ne disait pas autre chose en son *Traité de la Réforme de l'entendement*, quand il rétorquait à tous les sceptiques inconséquents : " car nous avons une idée vraie " et qu'il définissait "la vraie méthode ... [par] l'ordre dû", c'est-à-dire par l'enchaînement des idées³⁹.

En philosophie Méthode et Savoir se conjuguent obligatoirement. Toute distinction entre eux est le signe d'une connaissance extérieure ou simplement mathématique.

"La vérité est le mouvement en elle-même, tandis que cette méthode est la connaissance qui est extérieure à la matière."

A une connaissance intérieure ou vraie n'importe qu'une chose, parcourir toutes les articulations du concept, soit " prendre sur soi la patience (ou la tension) du concept "⁴⁰. Une telle patience n'est pas sans réserver quelques surprises, vu notre manière ordinaire de penser.

Habituellement la pensée, saisie à juste titre par Kant comme " *une faculté de juger* "⁴¹, procède par propositions dans lesquelles on distingue sujet et prédicat, maintenant fixement et rigidement chacun des termes pour soi, en oubliant l'essentiel du jugement, son mouvement, id est la relation des deux éléments.

" Puisque le concept est le Soi propre de l'objet et se présente comme *son devenir*, le Soi n'est pas un sujet en repos, support inerte des accidents, mais il est le concept qui se meut lui-même et reprend en soi-même ses déterminations."

Cette relation consiste en une division (*Ur-teil*), opposition ou scission : le sujet ne se confond pas avec son prédicat, sinon, l'être étant immédiatement identique à lui-même, il n'y aurait rien à en dire et tout jugement serait superflu. Le sujet est ainsi autre que soi-même. Mais cette opposition ou différenciation s'avère aussi et simultanément une réunification, un retour à soi du sujet, sinon les deux termes étant totalement étrangers l'un à l'autre, tout jugement ou mise en relation serait impossible.

C'est ce (double) mouvement qui constitue la substance ou plutôt la subjectivité du Discours humain authentique.

" Comme sujet elle est la *négativité* pure et *simple*, c'est pourquoi elle est la scission du Simple en deux ou la duplication opposante, qui est à son tour la négation de cette diversité indifférente et de son opposition : c'est seulement cette égalité se *réinstaurant*, la réflexion en soi-même dans l'être-autre qui est le vrai, et non une unité *originnaire* comme telle ou une unité *immédiate* comme telle."

Un seul exemple suffira pour illustrer ce point. Si j'affirme " *Dieu est l'Être* ", j'énonce de Dieu autre chose que sa simple ipséité qui prise " pour soi " n'est d'ailleurs qu'une notion ou "un son vide de sens, rien qu'un son". Seul le prédicat lui confère un contenu ou une signification.

³⁸ H. Log. 65, Phén. E. Préf. 105, 107, 103 ; *Introd.* pp. 66-67 et *Préf.* 111

³⁹ T.R.E. §§ 33 et 36

⁴⁰ H. 113 et 137 ; cf. l'ouvrage capital de G. Lebrun, *La Patience du concept*

⁴¹ Cf. Kant, C.R.P. pp. 130 et 137

Mais dans la mesure où l'Être ici visé n'est pas n'importe quel être mais l'" essence " de Dieu, je conjoins en fait les deux, Dieu (sujet) et Être (prédicat), transformant leur dualité en unité, de façon telle qu'aucun des deux n'existe à l'état séparé, ni " le sujet ", vu que celui-ci " se dissout " dans le prédicat, ni ce dernier, vu qu'il est à son tour " exprimé comme un sujet ", comme l'Être et non comme *un* être indéterminé.

Dans sa théorie du *jugement synthétique a priori*, le philosophe de Königsberg avait déjà anticipé cette paradoxale unité des différences.

" Le concept que Kant a formulé dans les *jugements synthétiques a priori*, à savoir celui des choses qui, tout en étant différentes n'en sont pas moins inséparables, et tout en étant identiques n'en sont pas moins différentes, fait partie de ce qu'il y a de grand et d'immortel dans sa philosophie."⁴²

Mais faute d'avoir su ou voulu tirer toutes les conséquences de sa propre découverte, il est resté asservi aux règles de la logique formelle, sans se rendre compte que ce sont précisément celles-ci qui devaient être transgressées, afin qu'émerge une nouvelle et en même temps très ancienne Logique, celle même que Platon, le fondateur de " la science philosophique en tant que science " nommait " la *dialectique* ".

" La *proposition* doit exprimer *ce que* le vrai est, mais essentiellement le vrai est sujet, comme tel il est seulement le mouvement dialectique, cette marche s'engendrant elle-même, progressant, et retournant en soi-même."

Seule en effet une telle logique, unique logique universelle, rend possible la présentation effective du *Logos* philosophique.

Or cette Logique n'a rien d'extraordinaire ; elle revient simplement à comprendre que l'égalité ou l'identité visée par tout jugement et donc par tout penser, ne s'obtient point par une position unilatérale du discours, soit par la voie exclusivement affirmative, mais passe par la prise en compte de la *contra*-diction inhérente à toute affirmation et en conséquence par la voie négative qui, à son tour ne signifie aucunement la pure négation indifférente ou l'annulation de tout discours positif –comme le clame un peu vite et inconséquemment "le scepticisme, qui dans le résultat voit toujours le *pur néant*", sans s'apercevoir que ce disant il se contredit lui-même, puisqu'il discourt alors bien, fût-ce sur l'impossibilité de tout discours-mais et seulement une négation déterminée et donc aussi bien une position.

" La seule chose à faire *pour obtenir la progression scientifique* –et à l'intellection toute *simple* de laquelle il est essentiel de s'efforcer de parvenir- est la reconnaissance de la proposition logique que le négatif est tout aussi bien positif, ou que ce qui se contredit ne se dissout pas en un zéro, en un néant abstrait, mais pour l'essentiel seulement en la négation de son contenu *particulier*, ou bien qu'une telle négation n'est pas toute négation, mais la *négation de la chose déterminée* qui se dissout, et partant, négation déterminée, donc que dans le résultat est contenu de manière essentielle ce dont il résulte –ce qui est proprement ne tautologie, car sans cela, il serait quelque chose d'immédiat, et non un résultat."⁴³

A rebours du Principe d'Identité ou de Non-contradiction de la logique formelle, on formulera, ou plutôt le Discours lui-même a toujours formulé, implicitement, le Principe dialectique de la *contradiction*, sans laquelle nulle *diction* véritable, à moins d'appeler telle la tautologie mathématique, n'eût jamais été proférée.

⁴² H. 143, 49, 57, 147 et *S.L.* I. p. 226

⁴³ H. *H.Ph.* III. p. 389 ; *Phén. E. Préf.* 167, 153 ; *Log.* 66

Après Platon, Spinoza et Kant avaient pressenti cette vérité élémentaire, Le premier dans son fameux adage, " *omnis determinatio est negatio* ", le second dans son énoncé de " *la nécessité de la contradiction* " dans sa *Dialectique de la Raison pure*. Ni l'un ni l'autre, ni même Platon, sauf peut-être dans le " *Parménide* ", ne se sont entièrement affranchis de la tyrannie de la logique formelle et n'ont pu dès lors pousser leurs « intuitions » à leur terme ; "le *spéculatif*" ou " le dialectique ". Il appartenait à Hegel de le faire et de réaliser du coup le millénaire voire l'éternel projet philosophique, grâce à son unique et simple « découverte » de l'auto-motricité du Concept, qu'Aristote quant à lui réservait à Dieu.

" Je pose ce qui fait l'existence de la science dans le mouvement autonome du concept "44.

Celle-ci ne fait au demeurant que réitérer le " point essentiel : saisir et exprimer le vrai, non comme *substance* mais tout aussi bien comme *sujet* ", déjà signalé ci-dessus. Répétons-nous, à notre tour, ce principe d'auto-motricité ou de contradiction rend caduque toute distinction entre méthode et savoir.

Le chemin (méthode) vers, ou l'introduction à, la Science appartient déjà à celle-ci, car, s'il se veut scientifique, il se doit d'être normé par les mêmes règles qu'elle.

" C'est par cette nécessité qu'un tel chemin vers la Science est lui-même déjà *science* ".

« Intro-duction » ne signifie-t-il pas du reste étymologiquement conduire à l'intérieur de ? Or une telle opération implique que le passage entre la périphérie et le centre du savoir ait déjà été balisé, soit qu'on ait établi un lien entre les deux.

La route (voie) qui conduit à la philosophie fait partie de "la philosophie véritable" (Platon). En dépit de leurs prémisses inadéquates, Descartes et Kant concluront pareillement. Le philosophe français dans sa *Préface aux Principes de la philosophie* où, définissant celle-ci, il identifie l'acquisition et l'étude de la sagesse :

" en sorte que pour étudier à l'acquérir [la philosophie], ce qui se nomme proprement philosopher ".

Il en soulignera encore la « parenté » dans sa célèbre métaphore de l'arbre du savoir dont les racines, symbolisant la *Métaphysique* ou la *Philosophie première*, représentent à la fois une partie (membre ou organe) et le tout (sève ou vie) de la Philosophie en son intégralité. Le philosophe allemand posera dans l'*Architectonique de la Raison pure* l'équivalence entre la *Critique* et la *Métaphysique*.

" La philosophie de la raison pure est ou une *propédeutique* (un exercice préliminaire) qui étudie le pouvoir de la raison par rapport à toute connaissance pure *a priori*, et elle s'appelle alors Critique; ou elle est le système de la raison pure (la science), toute la connaissance philosophique (vraie ou apparente) venant de la raison pure dans un ensemble systématique, et elle s'appelle alors métaphysique. Mais ce nom peut être donné aussi à toute la philosophie pure, y compris la Critique, et embrasse ainsi aussi bien la recherche de tout ce qui peut jamais être connu *a priori* que l'exposition de ce qui constitue un système de connaissances philosophiques pures de cette espèce, et se distingue de tout usage empirique, ainsi que de tout usage mathématique de la raison."⁴⁵

⁴⁴ H. S.L. I. p. 109- II. p. 191 ; *Log.* 66 ; *Phén. E. Préf.* 167 ; *Log.* 69 et *Préf.* 165 ; pour Aristote cf. *Méta.* Λ 6-9

⁴⁵ Platon, *Rép.* VII. 521 c ; D. *Principes* pp. 557 et 566 et K. C.R.P. p. 626

Se vérifie l'unité du Discours philosophique que nous avons notée au tout début de l'étude. Mais cette unité ne saurait être confondue avec une plate identité, dans la mesure où elle relève, conformément à la (logique) dialectique, d'une unité différenciée. Si Descartes et Kant ont en effet, après Platon, frayé la voie au Système de la Science, ils n'en furent, tout comme ce dernier, que les initiateurs progressifs et non les exécutants, s'étant arrêté en chemin.

Hegel par contre achèvera leur œuvre dans l'*Encyclopédie des sciences philosophiques* et accomplira la seule révolution philosophique concevable, non sans reconnaître sa dette à l'égard de ses prédécesseurs qu'il qualifiera de moments cruciaux de la philosophie moderne dans ses *Leçons sur l'Histoire de la Philosophie*. Ce faisant il nous a enseigné le sens authentique du mot « révolution », retour approfondissant au commencement, à mille lieues d'une rupture stérile avec le passé, qui condamne à recommencer à zéro et donc à refaire les mêmes erreurs.

Sophismes que tout cela, rétorquera-t-on peut-être. C'est possible. Encore faut-il se mettre d'accord sur ce que ce qualificatif veut dire au juste. Car si ce vocable a pris depuis Socrate une connotation péjorative, il ne faudrait pas oublier qu'originellement il dérive de *sophia*, la sagesse, soit le but même de la philo-*sophie*. Pour décider en quel sens on doit le prendre ici, il convient de relire patiemment et sans prévention excessive les philosophes concernés. C'est là après tout la meilleure façon de les célébrer, et c'est à quoi nous avons voulu nous essayer, à l'occasion du trois cent cinquantième du *Discours de la Méthode*, du bicentenaire de la seconde édition de la *Critique de la raison pure* et du cent quatre-vingtième anniversaire de la *Phénoménologie de l'esprit* ou de la Première partie du *Système de la Science*.

J. Brafman

(Article paru dans *Cahiers philosophiques* n° 57/déc. 1993)